NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MAI 1901.

Livraison 3ème. | 8e SERIE. | Tome I

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1901.

Nouvelle-Orléans, 1er Mai 1901.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane:

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 15 Mars 1901.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. le Juge Joseph A. Breaux, Frank E. Bernard, Edgar Grima, Clément Jaubert, Ferdinand E. Larue, U. Marinoni Jne, le Juge Emile Rost, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat et Bussière Rouen.

Un grand nombre d'invités assistent à la réunion.

A huit heures la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion précédente.

Le secrétaire annonce qu'il a reçu dix manuscrits pour le concours de 1900.

Le Président nomme MM. Emile Rost, Jos. A. Breaux, Edgar Grima et Bussière Rouen, membres du comité chargé d'examiner ces manuscrits. Le Président fait partie du comité, ex-officio.

Mademoiselle Ermance Robert, une des lauréates de l'Athénée, donne lecture d'un travail touchant et bien écrit, sur Elisabeth d'Autriche.

L'Athénée lui vote des remercîments.

M. Fortier lit ensuite un joli récit de voyage, ayant pour titre : "Deux jours en Belgique," dans lequel le Président parle d'une manière très intéressante du champ de bataille de Waterloo.

M. U. Marinoni Jne, promet un manuscrit pour la prochaine réunion.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 12 Avril 1901.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER

Membres présents : MM. Edgar Grima, Ferdinand E. Larue, U. Marinoni Jne, Juge Emile Rost, Charles T. Soniat et Bussière Rouen.

A huit heures et un quart le Président ouvre la séance.

Le procès-verbal de la réunion du 15 mars est lu et adopté.

Le Président annonce que le comité d'examen pour le concours de 1900 s'est réuni, et que sur les dix manuscrits reçus il y en a plusieurs qui sont très bons. Le manuscrit couronné est excellent.

Le Président nomme ensuite les comités suivants pour la fête annuelle qui aura lieu le dimanche, 12 mai 1901, à midi et demie, dans la salle de l'Union Française :

MM. Edgar Grima et Bussière Rouen sont chargés des préparatifs.

M. Edgar Grima s'occupera de la partie musicale du programme.

M. U. Marinoni Jne formera le comité de réception.

Vu le mauvais temps, la lecture des manuscrits de MM. U. Marinoni et Emile Rost est renvoyée au vendredi 19 avril.

A neuf heures et demie, l'ajournement est prononcé jusqu'au vendredi 19 avril.

Séance du 19 Avril 1901.

Présidence de M. le Juge Rost, 1er Vice-Président, en l'absence de M. Le Prof. Alcée Fortier, qui assiste ce soir au concours oratoire entre les Universités Tulane et du Texas.

Membres présents: MM. Edgar Grima, Clément Jaubert, L. E. Jung, F. E. Larue, U. Marinoni Jne, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat et Bussière Rouen.

Un grand nombre de dames et de messieurs, invités, assistent à la réunion.

A huit heures et un quart la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance précédente.

La parole est donnée à M. U. Marinoni Jne, qui, avant de lire le manuscrit préparé pour cette séance, rappelle à l'Athénée le bon souvenir de M. le Dr. John Dell'Orto, qui fut un des membres les plus dévoués de l'Athénée, et dont la science était aussi profonde que sa modestie était à toute épreuve. Inspiré par ce souvenir, M. Marinoni dit qu'il ne désire plus être membre silencieux de notre société, mais, qu'au contraire, il a l'intention de devenir un sociétaire actif. Il n'y a que le premier pas qui coûte, et ce pas est fait par M. Marinoni par la lecture qu'il donne de son très beau travail

intitulé : " Le récit d'un père " et qu'il a dédié à son père.

L'Athénée vote des remercîments à l'auteur.

M. le Prof. Jules Choppin lit ensuite deux poésies de lui, ayant pour titres : " Le retour des oiseaux " et " Stella Matutina," et une amusante adaptation en patois créole de la fable de La Fontaine : " Le Loup et le Cheval."

M. le Juge Emile Rost parle ensuite de la représentation que doit bientôt donner le Cercle français de l'Université Tulane, qui a choisi comme pièce la spirituelle et fine comédie de Labiche et Martin : " Le voyage de M. Perrichon." Il parcourt cette pièce et en lit plusieurs passages pour faire ressortir l'esprit qui y règne. Cette lecture est fort goûtée de l'auditoire.

A dix heures le Président ajourne la séance en priant les invités de ce soir d'assister à la prochaine réunion de l'Athénée qui aura lieu le vendredi, 10 mai 1901, deux jours avant la fête annuelle.

Elisabeth d'Autriche.

C'est avec le sentiment d'une profonde émotion, que j'ai répondu à l'honneur qui m'a été fait, il y a peu de mois, d'être appelée par les Dames Ursulines de la Nouvelle-Orléans, à adresser, en un jour de ralliement tout fraternel, quelques paroles d'entretien, à d'anciennes compagnes d'enfance et d'études, conviées pour célébrer la fête annuelle des " Alumnæ des Ursulines," dans la " Salle Sainte Ursule " de ce couvent.

Je fis, en anglais, cette causerie tout simple et toute cordiale, pour plusieurs causes que je jugeais bonnes, mais dans cette action, j'éprouvai comme le sentiment

d'une petite trahison envers ma langue natale, un besoin secret d'exprimer en français les mêmes pensées et les mêmes sentiments, et je déterminai de vous offrir, Monsieur le Président, Messieurs de l'Athénée, ce nouveau travail, que je vous prie d'accepter comme un témoignage de fidélité.

En nous considérant réunies si nombreuses, autour du tronc béni, dont les rameaux, encore frais et verts, abritèrent notre enfance, je sentis remuer dans mon âme, comme un amas de feuilles mortes, mes lointains souvenirs de jours clairs et roses, qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré; je sentis s'exhaler de nouveau, doucement autour de moi, le parfum des saisons qui se sont écoulées dans cet asile de paix et d'innocence; par une vue du cœur, elles renaquirent pour moi de l'insaisissable passé, et je les saluai, malgré mes illusions perdues?

J'espère avoir été bien inspirée en choisissant pour thème de notre entretien, l'évocation de l'image, à peine effacée de nos esprits, d'une femme aussi pure qu'elle fut noble, aussi modeste qu'elle fut belle, et cela, au sommet de la vie sociale.

Quoiqu'elle fût née princesse et qu'elle eût reçu du Ciel le don d'une beauté incomparable ; quoique les liens de l'hyménée l'eussent élevée aux rangs de reine et d'impératrice d'un des plus grands états de l'Europe ; quoiqu'elle possédât un talent littéraire, qui nous la révèle aussi doux poète, que prosateur habile et expérimenté; quoique les paysans de la Bavière, son pays natal, lui déférassent une sorte de culte, dans l'amour et le respect qu'ils lui témoignaient, suspendant son image aux murs de leurs modestes châlets, comme ils l'auraient fait de celle d'une sainte ; néanmoins, au milieu de tant de grandeur, cette noble âme ne se laissa pas éblouir par ce prestige vertigineux, non plus qu'attirer par cette

gloire et cette splendeur humaines. Dans tout l'éclat de sa jeunesse et dans tout le charme de sa beauté, elle se retira d'une brillante cour, s'arracha aux plaisirs qu'elle lui offrait, ainsi qu'aux amusements du monde; elle embrassa la solitude, et parvint à si bien préserver son incognito, que sa physionomie, cependant, d'une si impressionnable beauté, était inconnue de ses sujets. Seule, l'impitoyable mort, la mort par le fer meurtrier d'un assassin parvint à déchirer l'épais voile, qui enveloppait de ses plis, et dérobait au peuple autrichien, cette si aimable et si poétique personnalité: Elisabeth d'Autriche.

Elisabeth était fille de Maximilien, duc de Bavière, et de Ludovique, l'une des princesses les plus sympathiques de l'Europe. Dans son enfance, une entière liberté d'action lui était accordée : semblable à une gazelle, elle errait à l'envi dans l'ombre des vieux arbres des grandes forêts de son pays, chassant avec ses frères, dont l'un, Karl Théodore, est le philanthrope distingué, que son génie a placé au nombre des physiciens et des oculistes les plus célèbres de notre époque.

Cette belle et gentille enfant s'impreignit, dans ses longues promenades rustiques, d'un grand amour pour le pays, pour la nature, pour les sites pittoresques, amour qui fut le caractéristique de sa vie entière, et lui fit décerner la charmante appellation de " La Rose de Possenhoffen," nom du château qui la vit naître et grandir.

A l'âge de seize ans, après des fiançailles de courte durée, parfairement ignorante de ce qu'est la vie, de ce que les années portent avec elles, de ce qu'elles fauchent aussi, la gracieuse Elza fut unie conjugalement à son cousin germain, François Joseph, Empereur d'Autriche.

La jeune princesse possédait une beauté et un charme

séduisants : ses formes gracieuses et délicates, ses traits irréprochables, son abondante et soyeuse chevelure d'un blond foncé, ses sourcils tracés comme par la main d'un artiste, ses yeux d'un bleu violet et d'une profonde limpidité, purs comme son âme, tout en elle, vraiment, offrait une vision séraphique.

L'Empereur François Joseph était également jeune et beau : gai, folâtre, ne pressentant nullement la mer d'amertume qui devait sitôt l'envahir. Ses manières captivaient, son âme chevaleresque appelait, de ses vœux, la valeur et la gloire, et ses richesses étaient immenses.

Comment s'étonner de ce que, dans ces deux jeunes cœurs, tout pleins d'enthousiasme et de générosité, s'épanouit dès leur première entrevue, un amour touchant et réciproque ? Cet hymen contracté par le riche potentat d'un grand état, avec la jeune et timide fille, douce colombe, d'un duc appauvri, est une des pages les plus romanesques, les plus émouvantes de notre Histoire Moderne, une véritable idylle !

La jeune princesse, le jour de ces noces, était un type parfait de goût, d'élégance et de bonheur. Revêtue d'une robe d'argent, toute brochée, avec son manteau de cour sur ses tendres épaules, son jeune front orné du lourd diadème impérial tout étincelant de pierreries, Elisabeth était la plus jolie femme de ses domaines, comme elle en était aussi la plus heureuse.

Elle croyait alors que la vie n'est qu'enchantement, que l'humanité tout entière est bonne, et que l'amour et les richesses de son époux maintiendraient à jamais à son horizon, les nuages de feu et d'argent qui l'illuminaient alors. Elle ne soupçonnait pas que les vents de l'infortune, aigres et stridents, furieux et violents, les dissiperaient bientôt, entraînant avec eux ces nuages

noirs et chargés, qui devaient si longtemps, jeter sur sa triste vie, leur ombre funeste.

Dans le rayonnement de sa joie, elle n'aperçut pas non plus, l'oiseau de malheur, le corbeau légendaire, pronostiquant toute infortune particulière à la famille de Hapsbourg.

Les cérémonies du mariage furent célébrées avec une pompe et une splendeur qui convenaient à la plus imposante et la plus brillante cour de l'Europe. Pendant une semaine entière, Vienne fut livrée à des fêtes que ses antiques murs n'avaient jamais connues.

Peu après, le jeune couple fit un voyage de noces à travers ses possessions ; la beauté et la bienveillance de la jeune impératrice firent naître, dans tout l'empire, une admiration enthousiaste : grands et petits, riches et pauvres, tous l'acclamèrent. L'amour et la joie enivraient l'âme de ces jeunes époux ; ils semblaient, en effet, n'avoir qu'à moissonner dans les vastes champs dorés qui s'étalaient devant eux, n'avoir qu'à cueillir les fruits pendant aux branches du chemin. Ils ignoraient encore que le bonheur est passager, que c'est une ombre qui disparaît au moment même où l'on croit la saisir !

François Joseph trouvait que sa jeune épouse réalisait son idéal de la perfection, mais il la jugeait trop inexpérimentée pour être son appui moral et sa consolation. Il la traitait toujours avec courtoisie et sollicitude, alors qu'ils étaient ensemble, mais dès qu'il s'éloignait, il l'oubliait pour ne plus songer qu'à ses occupations impériales et à ses plaisirs. L'âme tout aimante d'Elisabeth, frustrée dans ses sentiments d'amour conjugal, concentra ses tendresses sur sa jeune enfant, l'archiduchesse Gisèle, et nourrit l'espoir que le ciel bénirait bientôt son union matrimoniale par la naissance d'un fils, un héritier mâle pour la couronne. En effet, elle

n'avait pas atteint sa vingt-et-unième année, que son désir le plus ardent était gratifié.

A la réalisation de ce vœu, son esprit n'aperçoit plus que la mission sainte et sacrée, qui mettra en œuvre toutes les ressources de son amour maternel, tous les trésors de son cœur. Son fils réclamera ses soins, et tous deux seront heureux dans cet échange de leur vie. Mais, O désolation, l'héritier apparent d'un des puissants empires du monde, ne pouvait être élevé par sa jeune mère; en conséquence, on l'installa dans une aîle éloignée du palais, où il fut toujours parfaitement traité et considéré, mais où, aussi, les devoirs et les soins de la maternité furent toujours courtoisement refusés à l'impératrice.

A mesure que s'évanouissaient ses rêves de bonheur, la vie d'Elisabeth devenait de plus en plus sombre. Son âme enthousiaste et pleine de tendresse trouva dans son attachement et son dévouement à la Foi Catholique, dans son infatigable bienfaisance, un adoucissement à ses afflictions et à ses désappointements. Pour se distraire de ses tristes pensées, alors qu'elle se sentait envahie par le découragement, elle s'embarquait sur son yacht et laissait le pays, pour chercher sous des ciels étrangers, la paix de l'âme que l'Autriche lui refusait, revenant, toutefois à la cour plusieurs fois pendant l'année. La dignité d'attitude, la bonté de cœur, la noblesse d'intention qu'elle y démontrait, surprenaient tous ceux qui l'environnaient.

Avec les années qui avaient fui, le Prince de la Couronne était devenu le plus intéressant des enfants: à dix ans, il était fort, généreux, affectueux et universellement aimé. Un sentiment de profond amour se développa dans son cœur, lorsque, comme par instinct, il découvrit, que la dignité et l'égalité d'humeur de sa mère abri-

taient quelque grande et mystérieuse souffrance. Il devint son fidèle compagnon, et par sa tendresse filiale, répandit un baume adoucissant sur toutes ses blessures.

Malheureusement, lorsque Rodolphe atteignit la virilité, son caractère se montra léger et cynique. L'amour de sa mère devint, pour lui, plein d'anxiété et d'appréhension, et, lorsque dans leurs entretiens familiers, elle lui exprimait les inquiétudes qu'elle concevait pour ses futures démarches dans la vie, il riait, plaisantait, et tentait de les dissiper par une gaieté inconsidérée. Aussi Elisabeth ne songeait-elle qu'à l'établir dans la vie, par un mariage ; cela lui semblait une nécessité, elle croyait, par là, restreindre sa légèreté et l'obliger, par des devoirs sérieux, à mener une vie qui le rendrait digne de l'antique couronne, qui devait un jour ceindre son front impérial.

Sans tarder, Rodolphe répondit au désir de sa mère, mais ici encore, les espérances de l'Impératrice furent déçues : le choix qu'il avait fait ne la satisfaisait nullement.

Pendant les négotiations pour le mariage, entre la cour d'Autriche et celle de Belgique, puisque la princesse qui en était l'objet était Stéphanie, la fille du roi des Belges, l'anxiété d'Elisabeth s'accrut toujours davantage. Le jour du mariage fut fixé, et le luxe déployé en cette occasion est mieux imaginé que décrit. Hélas ! le temps a prouvé combien le cœur de la mère avait pressenti les tristes catastrophes qui survinrent. Les rapports entre Rodolphe et Stéphanie furent bientôt froids et tendus, et le Prince, sans délai comme sans réfléxion, écrivit à Sa Sainteté, Léon XIII, lui demandant de dissoudre son mariage. Notre Saint Père le Pape, lui-même, dans une lettre à François Joseph, lui communiqua la requête de son fils. L'information en affecta douloureusement ce père déjà affligé par les récents événements ; il eut une

entrevue avec son fils, et, quand Rodolphe se retira de la présence de son père, ses yeux jetaient des clartés inquiétantes, ses traits trahissaient son désespoir.

Quelques jours après, la terrible nouvelle du suicide du Prince, à son pavillon de chasse de Mayerling, était télégraphiée à toute l'Europe. Tous les cœurs s'émurent, s'angoissèrent, tous les yeux se remplirent de larmes, en sympathie pour ce père et cette mère si cruellement frappés dans leur fils bien-aimé. Des circonstances les plus pathétiques auxquelles je réfère seulement ici, ont accompagné la déplorable fin de cette jeune existence.

Le comte Hoyos qui se trouvait sur le lieu même de la tragédie, au moment où elle s'accomplissait, fut chargé d'annoncer à la malheureuse mère, la nouvelle du coup terrible qui venait de la frapper. Il fut conduit à l'appartement de l'Impératrice. A cette soudaine intrusion sur sa réclusion, et à la vue des traits bouleversés du comte, Elizabeth comprit bien vite que sa présence annonçait une mission de malheur. Se levant subitement, elle s'écria : "Qu'est-il arrivé à Rodi?" Et pendant que le comte l'informait tristement des principaux points de ce drame émouvant, elle était inclinée vers lui, les yeux hagards, étouffant les sanglots qui l'oppressaient ; puis, se redressant, elle alla droit aux appartements de l'Empereur, et lui dit d'un ton de voix doux et pénétrant : "Franz, je veux vous parler, seule!"

Une heure plus tard, le comte Hoyos entra dans la chambre: l'Empereur sanglotait convulsivement; penchée vers lui, était l'Impératrice encourageant et consolant ce père infortuné!

De ce moment, la vie d'Elisabeth ne fut plus qu'un mauvais rêve ! Quoiqu'elle se soumît à la volonté de Dieu, et qu'un courage surnaturel ne lui fît jamais défaut, jamais on ne la vit sourire, ses nuits ne connurent plus

le sommeil, et sa constitution nerveuse, tout entière, fut brisée !

Dix ans s'écoulèrent quand, pour apaiser son chagrin incurable, rafraîchir son âme brûlée par la douleur, et fortifier sa débile santé, elle résolut d'aller à Genève, au milieu de sites paisibles et de scènes calmes et nouvelles. Le jour même de son arrivée dans cette ville, elle se promenait sur le quai qui borde son lac pittoresque. Les cloches d'un vapeur en annonçaient le départ ; les sifflets et tout l'entrain inhérents à ce moment, l'invitèrent à faire un petit voyage sur le lac, et de concert avec la comtesse Szatary, sa dame d'honneur, elle se dirigea vers le vapeur.

A ce moment, un jeune homme qui surveillait soigneusement leurs mouvements, bondissant, poignarda l'Impératrice, qui s'affaissa sur ses genoux. La comtesse Szatary, soupçonnant un voleur, appela au secours par de violents cris. Elisabeth, prise d'une pâleur mortelle, fut bientôt de nouveau debout ; elle put se rendre jusque sur le vapeur, où elle s'évanouit. On recourut aux stimulants les plus actifs pour la ranimer, mais sans aucun résultat efficace. Jamais l'infortunée Impératrice ne recouvra les sens.

La comtesse Szatary découvrit bientôt que la région du cœur avait été percée par quelque instrument tranchant, et que, de la plaie, le sang s'écoulait goutte à goutte.

Tout aussitôt avec un profond gémissement, l'âme pure et noble d'Elisabeth s'envola doucement, de son royaume terrestre, par le mystérieux portique de la mort, vers son Seigneur et Sauveur, pour trouver enfin, dans son céleste royaume, paix et bonheur éternels !

François Joseph, à la nouvelle déchirante de l'assassinat de sa belle et douce épouse, fut accablé de douleur.

Il courba la tête en soumission à la volonté de Dieu et demeura sans parole.

De Genève, les dépouilles regrettées furent transportées à Vienne, au milieu de larmes et de sanglots. Dans la capitale autrichienne, les cérémonies funèbres furent caractérisées par une grandeur solennelle. Des souverains, des princes, des maréchaux, des généraux et des milliers d'indigents se réunirent pour payer un dernier tribut d'hommage à leur souveraine, à leur amie, à leur bienfaitrice, dans l'étreinte de la mort.

Près de son cercueil—un sarcophage d'or et d'argent—François Joseph, agenouillé, versa d'amères et abondantes larmes.

Quand, à l'âge de dix-neuf ans, il prit possession du trône autrichien, l'empire était ébranlé jusque dans sa base. Les événements politiques, l'esprit de rébellion de ses nombreux peuples et bien des jours néfastes, réclamèrent de sa jeunesse des qualités plus qu'ordinaires comme homme d'Etat, en même temps qu'une sagacité, un tact, une énergie qui ne pourront être justement appréciés, que lorsque l'histoire de son long règne et celle de son siècle auront été écrites.

Les malheurs profonds qui l'ont accablé, ont, à jamais, consacré l'amour de ses sujets pour lui. Un poids de calamités, semblable à celui qu'il porte, a rarement été le partage d'un souverain.

Sous les lambris d'or de ses palais, l'infortune l'a assailli de toutes parts : Napoléon III le dépouilla de ses provinces italiennes, après les victoires de Solferino et de Magenta; Bismarck, en six semaines, défit ses armées à Sadowa ; son frère bien-aimé, Maximilien, périt d'une mort ignominieuse, au Mexique, de la main de ses sujets; ce désastre, frappant trop fortement sa jeune épouse, l'Impératrice Charlotte, détruisit en elle l'équi-

libre mental, et, depuis trente-cinq ans qu'elle est retenue dans un palais, près de Bruxelles, elle n'a jamais recouvré un moment de raison ; son fils, son unique fils, l'espoir de ses vieux jours, lui est ravi par une mort redoutable, rendue plus pénible par les déplorables circonstances qui l'accompagnèrent ; sa belle-sœur, la duchesse d'Alençon, à laquelle il était particulièrement attaché, et qui employait sa vie à secourir les nécessiteux, fut brûlée vive dans la conflagration du " Bazar de la Charité " à Paris ; enfin, plus que tout ce qui précède, l'année du jubilé de son règne, il y a un peu plus de deux ans, Elisabeth, sa fidèle épouse, expire, son cœur si pur percé par le fer d'un anarchiste italien, Luccheni !

L'âme d'Elisabeth était remplie de piété religieuse et de constante bienfaisance : fidèle disciple du Christ, elle érigea, à sa gloire et à son amour, des chapelles et des temples que de nombreux pèlerins visitent chaque année, et où sont conservées de magnifiques offrandes de la famille impériale. Ange de charité, elle sécha les larmes de l'infortune partout où elle les rencontra, rendit l'aisance et le confort à l'indigence, fonda des associations par le moyen desquelles des familles entières sont retirées du besoin, et de nombreux jeunes gens arrachés au vice ; et, dans la soixante-deuxième année de sa vie, la quarante-cinquième de son règne, elle est inhumainement sacrifiée sur l'autel de la royauté !

L'histoire et la postérité, dans un avenir prochain, consacreront sa vie et sa mort comme une immolation !

Dans la caveau d'une église de capucins, près des dépouilles mortelles de son fils bien-aimé, repose en paix, Elisabeth d'Autriche.

ERMANCE E. ROBERT.

Deux Jours en Belgique.

A mon retour à Paris, après une excursion aux Pyrénées et au nord de l'Espagne, je partis pour Bruxelles à huit heures vingt-cinq du matin, le 6 septembre 1900. Le train était à couloir et très rapide, mais j'eus le malheur d'avoir dans mon compartiment quatre hommes pesant au moins trois cents livres chacun et prenant tant de place que mes autres compagnons de voyage et moi étions littéralement écrasés. Mes gros hommes, cependant, des Belges et des Hollandais, étaient d'humeur facile et nous laissèrent un petit coin pour respirer. Ils eurent même la bonté de me donner quelques renseignements sur la Belgique, vers laquelle nous nous avancions avec une grande rapidité. Un petit arrêt à la frontière et bientôt Bruxelles, où nous arrivâmes à une heure.

J'étais heureux de me trouver en Belgique, dans ce pays où sont les villes de Gand, d'Ypres, de Bruges, qui furent si célèbres au moyen âge par l'héroïque résistance de leurs bourgeois à la tyrannie des comtes de Flandre et des ducs de Bourgogne. Je me rappelais aussi le vaillant duc de Brabant qui accourut en si grand hâte à Azincourt qu'il laissa loin derrière lui ses hommes d'armes et périt avec son frère, le comte de Nevers, et tant de braves chevaliers français. Après la maison de Bourgogne vint la domination de la maison d'Autriche, de Maximilien, époux de Marie de Bourgogne, de Philippe le Beau, de Charles Quint, qui naquit à Gand, du sombre et cruel Philippe II. Puis vinrent le duc d'Albe et Guillaume d'Orange. Hornes et Egmont furent décapités, les Pays-Bas obtinrent leur indépendance, mais la Belgique passa

à l'Autriche, qui la perdit après Jemmapes. Terre française jusqu'à la chute de Napoléon, la Belgique fut annexée au royaume des Pays-Bas en 1815, et ce n'est que depuis 1830 qu'elle est un royaume indépendant. C'est un pays très prospère: Bruxelles, la capitale, est le "Petit Paris," et Anvers est une grande ville commerciale.

Bruxelles m'a beaucoup plu; elle est située sur la Senne, qui n'est qu'un ruisseau, et sur un canal qui communique à l'Escaut. Il y a la ville basse et la ville haute, séparées par un escalier de pierre de cinquante marches. Je me suis dirigé d'abord vers la Grand' Place et me suis cru transporté plusieurs siècles en arrière en contemplant l'admirable Hôtel de Ville, la Maison du Roi, et les maisons bâties par les corporations de métiers. Parmi celles-ci citons la Maison des brasseurs, celle des bateliers, celle des merciers, la Maison du Serment de l'Arc, toutes ornées de magnifiques sculptures et de statues. La Maison du Roi fut bâtie par ordre de Charles Quint et sert en partie de musée historique. L'Hôtel de Ville est décoré d'une flèche que surmonte un groupe en cuivre doré, "Saint Michel foulant aux pieds le dragon." L'édifice est grandiose et plus intéressant que le moderne et immense Palais de Justice qui couvre plus d'espace, dit-on, que Saint-Pierre de Rome. J'ai admiré aussi à Bruxelles la magnifique galerie Saint-Hubert, où se trouvent de grandes magasins, le palais du Roi, bâtiment imposant mais simple, situé en face d'un beau parc, l'église Sainte-Gudule, qu'on peut comparer à Notre Dame de Paris, la Rue Royale, l'Allée Verte, et enfin le musée de peinture et de sculpture. Je dois aussi mentionner la curieuse fontaine du Mannikin et la Place du Petit Sablon, où l'on voit les statues des comtes de Hornes et d'Egmont. Disons aussi qu'au musée se trouvent un grand nombre de tableaux de Rubens, de

Van Dyck, de Holbein, de Rembrandt et de Téniers. J'ai beaucoup admiré une Kermesse Flamande de ce dernier peintre, qui donne une bonne idée des coutumes populaires.

Le matin du 7 septembre je me suis levé de bonne heure et j'ai marché longtemps sur le bord d'un grand canal, où par un système d'écluses on fournit de l'eau à de lourdes goëlettes. J'ai regardé avec plaisir plusieurs petits garçons qui jouaient dans l'eau, un, entre autres, âgé d'environ six ans. Avant d'entrer dans l'eau il a ôté ses souliers et les a cachés dans un petit trou au bord du canal. Il a ensuite ôté ses bas et les a tenus un moment à la main ; il a dû se demander où il pouvait mettre ce trésor en sûreté ; il a regardé du côté des souliers, puis, d'un air résolu et satisfait, il a fourré les petits bas dans une des poches de son pantalon et a commencé à s'ébattre dans l'eau. Cette petite scène m'a plus réjoui que la vue d'un monument historique. Il n'y a rien de plus intéressant à étudier que la nature humaine, et rien n'est plus charmant dans la nature humaine que les tout petits.

On ne peut se trouver à Bruxelles sans aller voir le champ de bataille de Waterloo. Je suis parti à 9 h. 51 pour Braine-l'Alleud qui est la station la plus rapprochée du champ de bataille. On passe devant le village de Waterloo qui a donné son nom au grand combat. Le pays est ondulant et boisé et bien cultivé. J'ai remarqué dans un champ quatre femmes travaillant et un homme, et je me suis demandé si, dans ce pays-là, un homme valait quatre femmes ou si la "femme nouvelle," la "femme forte," avait pris le travail de l'homme et avait relégué celui-ci à s'occuper de la cuisine et du berceau. Un peu plus loin j'ai aperçu un tableau plus naturel et plus touchant, un vieillard qui se traînait à peine et que conduisait par la main un petit enfant blond et rose.

En arrivant à Braine-l'Alleud, environ quarante minutes après avoir quitté Bruxelles, j'ai pris le char-à-bancs de l'hôtel Wellington, et pour deux francs on m'a fait faire le tour du champ de bataille. J'avais pour compagnons deux Anglais et un Ecossais, et notre guide était une femme. Celle-ci ne s'est pas fait prier pour nous donner des renseignements, j'allais dire pour parler, et nous avons pu bien nous rendre compte de la terrible scène qui s'est passée dans cette plaine le 18 juin 1815.

Nous avons visité d'abord la ferme d'Hougomont, où est le puits où furent jetés les corps de trois cents Anglais. Nous avons vu les traces des balles des Français sur les murs rouges, que ceux-ci prirent à distance pour des soldats anglais. Nous avons vu tous les lieux où la bataille fut vivement disputée, et nous nous sommes arrêtés devant le Lion de Waterloo. Ce monument s'élève sur un monticule assez élevé et domine tout le champ de bataille. J'ai demandé où était le chemin creux d'Ohain où les fameux cuirassiers furent engloutis dans cette héroïque charge si admirablement décrite par Victor Hugo, et notre guide m'a répondu que nous nous trouvions dans le moment même dans ce chemin. La terre prise pour construire le piédestal du Lion de Waterloo avait fait disparaître le chemin creux. Je regrettais que l'on eût touché au champ de bataille et je me disais que ce n'était plus Waterloo, quand je vis arriver des canons et des soldats. Etaient-ce Ney et Drouet, ou bien Wellington et Blücher ? Le champ de bataille allait-il se réveiller, comme à Wagram devant le Roi de Rome ? Allions-nous voir se lever les homme de la Vieille Garde, et allaient-ils crier d'une voix terrible: "Vive l'Empereur!" Non, les soldats étaient bien réels, c'était une partie de l'armée belge, conduite par le général Rouen, qui revenait des manœuvres.

Trois heures suffisent pour bien visiter le champ de bataille, et mes Anglais et moi retournâmes à Bruxelles vers deux heures. Mes compagnons étaient fiers d'être du pays de Wellington, et moi fier d'être du pays des hommes qui avaient battu les soldats du Duc, en janvier 1815. Ils attribuaient la victoire de Waterloo à Wellington, d'autres l'attribuent à Blücher, Hugo l'attribue à la fatalité, et c'est probablement le grand poète qui a raison. Citons ici la belle description du champ de bataille faite par Victor Hugo dans " les Misérables ":

" Ceux qui veulent se figurer nettement la bataille de Waterloo n'ont qu'à coucher sur le sol par la pensée un A majuscule. Le jambage gauche de l'A est la route de Nivelles, le jambage droit est la route de Genappe, la corde de l'A est le chemin creux d'Ohain à Braine-l'Alleud. Le sommet de l'A est Mont Saint-Jean, là est Wellington; la pointe gauche inférieure est Hougomont, là est Reille avec Jérôme Bonaparte ; la pointe droite inférieure est la Belle-Alliance, là est Napoléon. Un peu au-dessous du point où la corde de l'A rencontre et coupe le jambage droit est la Haie-Sainte. Au milieu de cette corde est le point précis où s'est dit le mot final de la bataille. C'est là qu'on a placé le lion, symbole involontaire du suprême héroïsme de la garde impériale.

" Le triangle compris au sommet de l'A, entre les deux jambages et la corde, est le plateau du Mont Saint-Jean. La dispute de ce plateau fut toute la bataille.

" Les ailes des deux armées s'étendent à droite et à gauche des deux routes de Genappe et de Nivelles; d'Erlon faisant face à Picton, Reille faisant face à Hill.

" Derrière la pointe de l'A, derrière le plateau de Mont Saint Jean est la forêt de Soignes.

" Quant à la plaine elle-même, qu'on se représente un vaste terrain ondulant : chaque pli domine le pli suivant,

et toutes les ondulations montent vers Mont Saint-Jean et aboutissent à la forêt. . . ."

"Et cette plaine, hélas! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encore d'avoir vu la fuite des géants."

Je quittai Bruxelles à 3 h. 20 et arrivai à Anvers peu avant le coucher du soleil, juste à temps pour visiter l'admirable Cathédrale et pour voir le splendide Hôtel de Ville. Je regrettai de ne pouvoir visiter le Musée, mais je me promenai dans toute la ville jusqu'à une heure avancée de la soirée, et je pus voir qu'Anvers est une grande et belle ville. On y parle plutôt flamand, tandis qu'à Bruxelles tout le monde parle français. Je remarquai dans cette dernière ville les mots anciens "estaminet" et "taverne," au lieu des mots plus modernes et plus élégants, paraît-il, "café" et "restaurant."

Le 8 septembre, à onze heures du matin, je m'embarquai sur le vapeur "Noordland" pour retourner en Amérique, et le large Escaut me faisait penser à notre grand et beau Mississipi, sur les bords duquel se trouve notre charmante et toujours aimée Nouvelle-Orléans.

ALCÉE FORTIER.

La Quarantaine contre les Rats.

Episode du printemps de 1900.

Lorsque de grand matin on se lève, une tasse
De bon café fumant est ce dont on se passe
Le moins volontiers.—Mais, voilà qu'en ce moment
La peste dans Rio sévit tout justement.

De là nous vient le grain. Or au saut de sa couche,
D'une tasse comment se délecter la bouche ?
Ce n'est pas que le grain soit lui-même infecté
Ou que par lui ce mal nous puisse être importé—
Il n'a dans un aucun temps fait de mal à personne
Et le Rio n'est pas ce dont on s'empoisonne.
Mais il est au Brésil, ce vrai pays des dieux,
Certains rats désireux de voir de nouveaux lieux,
Qui, sans être invités, savent prendre passage
Sur le premier navire.—Il leur faut le voyage.
Or il est de la science aujourd'hui reconnu
(Des bureaux de Santé qu'il soit bien entendu)
Que le rat se nourrit et fait lard de microbe,
Ou que certainement il le porte en sa robe.
Donc à Honolulu, nous dit-on, un enfant
Attaqué de la peste en est mort à l'instant.
Dès lors les médecins, à défaut d'autre chose,
Dans le corps d'un rat mort en placèrent la cause.
L'honneur de l'autopsie au rongeur n'étant fait,
Nous n'avons que leur dire à l'appui de ce fait.
Il nous faut respecter en choses sanitaires
Du bureau de Santé les lois bien arbitraires.
Nos Solons médicaux, en vrais religieux,
Dans leurs enseignements sont des hommes très pieux.
Apprenant qu'un navire approche de la ville
Ayant de bon café dans sa cale dix mille
Sacs venant du Brésil, marins et fantassins
Contre l'invasion des dits rongeurs malsains
Sont de suite lancés ;—et les porteurs de germes
Sans pitié sont frappés d'un décret en ces termes :
“ Tout rat qui d'immigrer chez nous aura tenté,
“ Le sort le plus infâme a dès lors mérité.
“ Bâtons et bons fusils, poudre et plomb, s'il arrive,
“ Pour le couler à fond seront là sur la rive.”
Les sacs débarqueront et d'avoir trop ragé,
Nous boirons le matin du café *fumigé*.
Les gardiens de santé, grâce à leur très grand zèle,
Ont sauvé le pays, à moins que ne recèle
Quelque mignon microbe à sa robe attaché
Certain raton, qui des gardiens s'étant fiché,
Furtivement, malgré leur vigilance extrême,
Se serait dans un sac fait débarquer quand même.

F. E. Larue.

Le Retour des Oiseaux.

Dédié à " la Sirène du Bayou St-Jean."

Ne vous envolez plus, oiseaux, vers les campagnes,
Que ce soit plaine, ou lac, ou sommets de montagnes.
C'est triste ici sans vous. Restez, restez, oiseaux,
Au bord du vieux bayou couronné de roseaux.
Pourquoi chercher au loin la grâce et l'harmonie,
Ces doux trésors du ciel, ces charmes de la vie,
Lorsque vous possédez ici....là....parmi vous
Ces sons mélodieux dont Orphée est jaloux?
Non, non, si vous ouvrez vos ailes gracieuses,
Si vous faites vibrer vos voix délicieuses.
Que ce soit parmi vous, et les autres oiseaux
Qui reviennent au nid, à leurs petits berceaux,
Que la brise du soir balance au bord des eaux.
Chantez donc, oh! chantez de vos voix les plus douces,
Fraîches comme les pleurs qui découlent des mousses.
Vous direz que je suis égoïste....eh bien, oui!....
Oui, Blanche, pour ta voix....demain, comme aujourd'hui,
Elle sera toujours la voix de la Sirène
Qui vint bercer Ulysse entouré de sa chaîne.

JULES CHOPPIN.

" Stella Matutina."

En ouvrant ma fenêtre aux reflets de l'aurore,
Je la vois qui scintille....elle rayonne encore ;–
Mais quand l'œil flamboyant du splendide Apollon
S'ouvre, " Stella " pâlit....Mais à l'autre horizon,
Lorsque le dieu du jour dans les roseaux repose,
Alors "Stella" triomphe....elle est reine....elle pose,
Se reflète dans l'onde et règne dans les cieux.
C'est l'heure où Cupidon vient d'un air sérieux
Réveiller la jeunesse en lui bandant les yeux.
Eh! qui n'a pas souri,..voyons....même à mon âge,
En voyant le carquois de ce beau petit page?
(Car il fut pour sa mère un page—ambassadeur
Dont la mission était ....de captiver le cœur.)
Il s'en acquitte bien, pas vrai, Corinne....Jeanne ?
Dans le palais des rois, comme dans la cabane....

JULES CHOPPIN.

Les Mots qui restent.

On connaît le proverbe latin : *Verba volant, scripta manent* (les paroles s'envolent, les écrits restent). Cela n'est pas tout à fait exact : il est beaucoup d'écrits qu'emporte le vent ; il est beaucoup de paroles qui restent gravées dans la mémoire des hommes et se transmettent de génération en génération.

Etudier les formules et expressions proverbiales qui proviennent de l'une et l'autre sources, faire connaître ce que nous avons pu apprendre de leur origine et de leur histoire, tel est l'objet que nous nous sommes proposé en composant ces deux recueils.

En prenant pour titre : *les Mots qui restent*, nous n'avons pas entendu nous interdire d'enregistrer ceux qui n'ont eu qu'une existence éphémère et ne sont plus d'un usage courant. Quelques-uns présentent encore un intérêt rétrospectif qui nous a engagé à ne pas les exclure systématiquement. De ces mots fugitifs font partie ceux que La Bruyère appelait *aventuriers*. Parlant d'un de ces sots qui se croient beaucoup d'esprit, bien qu'ils en soient dépourvus, de ceux qu'on appellerait aujourd'hui des *raseurs*, il disait :

" Malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage ! combien de jolies phrases lui faudra-t-il essuyer, combien de ces mots aventuriers qui paraissent subitement, durent un temps, et que bientôt on ne revoit plus ! "

(*Les Caractères*, Chap. V : *De la Société et de la Conversation*, 11e alinéa.)

En offrant au public les résultats de nos recherches, nous avons cru pouvoir lui rendre plusieurs sortes de services. Nous avons pensé d'abord qu'il lui serait com-

mode de trouver réunis dans un même ouvrage un grand nombre de renseignements qu'il est difficile d'avoir toujours présents à la mémoire et dont la recherche demande parfois beaucoup de temps et de peine.

En lui fournissant avec autant d'exactitude que possible les textes originaux des formules qu'on a souvent l'occasion de citer, nous le mettons à même d'en mieux comprendre la signification. Rien de plus juste, en effet, que ce principe énoncé par Charles Nodier dans ses *Notions de linguistique* (1834, chap. IX, p. 168) :

" Quiconque parle sans se rendre compte de la valeur originaire de sa parole, et le ciel fasse grâce à tous ceux qui sont dans ce cas, en sait à peine la moitié. Ce qui fait vivre la parole n'y est plus.

" Ce n'est pas moi qui dis cela, prenez-y garde ! c'est Cicéron et c'est Montaigne ! "

Briller par son absence.

A propos de la mort de Junie, nièce de Caton, veuve de C. Cassius et sœur de M. Brutus, Tacite rapporte qu'à ses funérailles on fit exposer les images de vingt familles illustres. Il ajoute : *Sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso, quod effigies eorum non videbantur.*

(*Annales*, livre III, chap. LXXVI.)

L'expression " briller par son absence " est un souvenir de ce passage.

Dans sa tragédie de *Tibère*, jouée au Théâtre Français en décembre 1819, Marie-Joseph Chénier a fait dire à Cneius, racontant les funérailles de Junie :

Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.

(Acte Ier, scène 1re.)

Lorsque les jésuites, ennemis de Pascal et d'Arnauld, firent enlever leurs éloges et leurs portraits du livre des

Hommes illustres de Ch. Perrault (1696-1701), on ne manque pas de rappeler la fameuse phrase de Tacite.

(Voyez le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, art. ARNAULD.)

Féministe.

Voici un mot dont l'origine, de date assez récente, peut-être établie avec la plus grande précision.

Il a été employé pour la première fois par M. Alexandre Dumas fils dans sa brochure *l'Homme-femme*, publiée en 1872, avec la signification qu'il a conservée.

On lit à la page 91 de cet opuscule :

Les *féministes*, passez-moi ce néologisme, disent, à très bonne intention d'ailleurs :

Tout le mal vient de ce qu'on ne veut pas reconnaître que la femme est l'égale de l'homme et qu'il faut lui donner la même éducation et les mêmes droits qu'à l'homme....

Dans sa réponse à M. Dumas fils : *l'Homme qui tue et l'Homme qui pardonne* (p. XII), M. Henry d'Ideville a relevé le mot, dont le succès a été croissant dans ces dernières années, grâce au courant d'opinion qui s'est manifesté en faveur de la revendication des droits de la femme.

Vie de Bâton de chaise.

Pourquoi a-t-on adopté cette expression avec le sens de *vie de polichinelle*, vie agitée et désordonnée ? C'est là un mystère que nul n'a encore pu pénétrer.

On a hasardé quelques explications : on a prétendu, par exemple, qu'il y avait là une allusion aux bâtons dont se servaient jadis les porteurs de chaises. Mais on ne voit pas trop en quoi lesdits bâtons pourraient fournir un terme de comparaison propre à caractériser une vie échevelée.

La question, posée dans l'*Intermédiaire des Chercheurs*,

n'a provoqué que des réponses d'une rare insignifiance (10 août 1897, col. 170).

Nous proposerons, à notre tour, une hypothèse qui pourrait bien nous mettre très près de la vérité.

On sait que dès les premières années du règne de Louis-Philippe, la gaieté des Parisiens, longtemgs comprimée par un régime austère, sembla vouloir prendre une éclatante revanche, et passa par une sorte de crise aiguë qui atteignit son paroxysme à l'époque du carnaval, en 1834 et en 1835.

C'était le temps où lord Seymour, surnommé milord l'Arsouille, étonnait Paris par ses luxeuses excentricités, que d'ailleurs on se plaisait à exagérer.

On se ruait aux bals Musard, qui, après avoir quitté la salle des Variétés, et avant de pénétrer à l'Opéra, se donnaient alors rue Saint-Honoré, 359.

Là, disait-on à propos de ce roi de l'orchestre, dans le *Figaro* du 3 mars 1835, tout obéit à ses fantaisies ; dépassant Rossini, il a placé le fracas dans l'orchestre ; la contredanse de la *chaise cassée* se termine par la criaillerie de *cinquante chaises brisées* du même coup. Le fouet, le pistolet, le pétard, tout lui devient harmonie pour célèbrer ses joies.

Cinquante chaises brisées !.. cela représente un assez joli total de bâtons, dont l'existence, au milieu de cette cohue en délire, devait offrir un parfait modèle de désordre et d'agitation, bien digne de rester proverbial.

Sans nous exagérer la valeur de cette hypothèse, qui s'appuie sur un fait certain, nous la croyons préférable à celles qui ont été proposées j'usqu'ici.

Ce polisson de Racine !

Dans une comédie intitulée *les Brioches à la Mode*, représentée aux Variétés le 8 juin 1830, MM. Dumersan et Brazier faisaient chanter les couplets que voici :

Que tout soit renversé!
Que tout soit remplacé!
A bas le temps passé!
Racine est enfoncé!

A bas *Iphigénie !*
A bas *Britannicus !*
A bas *Phèdre, Athalie !*
Car on n'en fera plus!

Maître Boileau rabâche,
Corneil est un barbon,
Voltaire une ganache,
Racine un polisson!

(2e tableau, scène IV.)

Cette pièce était une satire assez spirituelle contre la jeune et bruyante école romantique, qui affichait le plus profond mépris pour les classiques, et dont les chefs livraient alors leurs grands combats.

Le docteur Véron, dans ses *Mémoires d'un Bourgeois de Paris* (t. I, 1853, p. 14), désigne un nommé Gentil, directeur du *Mercure* et employé à l'Opéra pendant sa direction, comme l'auteur de ce jugement célèbre: "Racine est un polisson."

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que cette épithète était appliquée à notre grand tragique. Une note du *Cours de Littérature* de La Harpe nous apprend que Marmontel se serait rendu coupable d'un semblable blasphème.

Il passe pour certain, dit-il, qu'il arracha un jour les *Œuvres* de Racine des mains de Mme Denis, en lui disant: *Quoi ! vous lisez ce polisson-là !* Je puis au moins attester qu'elle-même racontait le fait.

(Ed. Didier, 1834, t. II. p. 480.)

C'est vous qui êtes le nègre ? Eh bien, continuez !

L'abbé L. C. Berry, dans sa biographie de *Mac Mahon* (Autun, 1895), nous fait comprendre (p. 64) pourquoi le maréchal-président, passant une revue à Saint-Cyr,

aurait dit à un élève : “ Ah ! c'est vous qui êtes le nègre ? Eh bien, continuez ! ”

On a coutume, à Saint-Cyr, nous dit-il, d'appeler *le nègre* le premier de la promotion. Donc rien de plus naturel que le duc de Magenta, un ancien saint-cyrien, se soit servi d'une expression qu'il connaissait de longue date.

Une note insérée dans le *Gaulois* du 4 mars 1898 est venue compléter cette explication. Le jeune homme interpellé se trouvait précisément être un mulâtre, ce qui semblait justifier l'interprétation comique donnée au conseil du maréchal.

Le pauvre garçon, ajoutait-on dans cette note, paya de sa tranquillité la syntaxe du maréchal : sorti de l'Ecole dans un très bon rang, il fut poursuivi par ce plaisant souvenir, qui lui valut quelques duels, et à la fin, las de la brimade persistante, il donna sa démission.

Or il est assez amusant de savoir ce qu'est devenu le “ nègre ” de Mac-Mahon, un des personnages les plus populaires de l'histoire contemporaine : il est aujourd'hui procureur de la République à Nouméa.

Il va sans dire que nous laissons au *Gaulois* toute la responsabilité de son information.

Il n'y a que le premier pas qui coûte.

A ce proverbe, dont l'origine ne nous est d'ailleurs pas connue, se rattache le souvenir d'une heureuse repartie de Mme Du Deffand (1697-1780). Elle-même, dans une lettre à Horace Walpole du 6 juin 1767, a ainsi raconté dans quelles circonstances elle a fait l'application de cet aphorisme :

Vous me demandez mon mot de Saint-Denis, cela est bien plat à raconter, mais vous le voulez.

M. le cardinal de Polignac, beau diseur, grand conteur et d'une excessive crédulité, parlait de saint Denis, et di-

sait que, quand il eut la tête coupée, il la prit et la porta entre ses mains. Tout le monde sait cela ; mais tout le monde ne sait pas qu'ayant été martyrisé sur la montagne de Montmartre, il porta sa tête de Montmartre à Saint-Denis, ce qui fait deux grandes lieues.. " Ah ! lui dis-je, monseigneur, je crois que dans une telle situation, il n'y a que le premier pas qui coûte." (*Correspondance complète de Mme la Marquise du Deffand ;* lettre 231. — 1865, t. I, p. 433.)

L'anecdote remontait au moins à 1742, année de la mort du cardinal.

Le mot de Mme Du Deffand a été cité par Voltaire en 1762, dans une note de la *Pucelle d'Orléans*, chant I, v. 203), et par Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, à la date du 15 mai 1764.

L'Impôt du sang.

Le mot fut prononcé pour la première fois, paraît-il, à la tribune de la Chambre, le 28 mai 1824, par le général Foy, ancien capitaine de l'Empire (1775-1825).

Prenant la parole contre la nouvelle loi tendant à augmenter le contingent, il commençait ainsi son discours :

Messieurs, il est un impôt qui ne prend pas au contribuable une partie de son revenu, ou tout son revenu, une partie de son capital ou tout son capital, mais qui lui enlève la liberté et même la vie, cet impôt terrible, inexorable, cet *impôt du sang*, est cependant le plus indispensable des impôts, il est l'existence *sine qua non* des sociétés politiques.

(*Moniteur* du 30 mai, p. 685.

Dans un article inséré au *Moniteur* du 18 décembre 1867, M. le général Ambert faisait observer, à propos de l'expression mise en honneur par le général Foy, qu'il ne faut pas confondre *impôt* avec *charge*, que jamais

autrefois on n'aurait assimilé le recrutement à un impôt, que le mot *contribution* peut à peine être employé dans ce cas, et il cite cette réponse de l'archevêque de Sens à Richelieu, demandant six millions au clergé :

" L'usage ancien était que le peuple contribuât par ses biens, — la noblesse par son sang, — le clergé par ses prières."

Je perds sur ce que je vends, mais je me rattrape sur la quantité.

Une note de Meister, que l'on trouve dans la *Correspondance* de Grimm, à la date d'août 1781, nous fait connaître l'auteur probable de cette vieille plaisanterie.

A propos de ce vers des *Adieux de l'Arbre de Cracovie* (celui du Palais-Royal), qu'on avait récemment abattu :

Adieu, bon Josserand, mon voisin riche et triste....

Meister ajoute :

" Josserand, le maître du café de Foy ; c'est celui qui disait l'année dernière : " Je perds, sur chaque glace que je vends, plus de deux sous, mais je me sauve sur la quantité." (Edit. M. Tourneux. t. XIII, p. 12.)

Il n'y a pas d'heure pour les braves.

Nous avons rencontré cette formule proverbiale dans *les Deux Sergents*, mélodrame en trois actes de d'Aubigny, joué à la Porte-Saint-Martin le 29 février 1823.

Sans raconter en détail les péripéties de ce drame un peu naïf, mais assez émouvant, nous dirons qu'au 3e acte, Robert, l'un des deux sergents, victime de son dévouement pour son ami Félix, auquel il sert de caution, va être fusillé à sa place. Il a obtenu avant de mourir la faveur de s'unir à la jeune fille qu'il aime. Il est trois heures, et l'exécution doit avoir lieu à quatre.

Au moment où le mariage va s'accomplir, le lieutenant Morazzi, préposé à la garde du sergent, a la cruauté de lui rappeler qu'il n'a plus qu'une heure à vivre:

Il n'y a point d'heures pour les braves,

répond stoïquement Robert.

Est-ce bien là qu'il faut voir l'origine du dicton? Il y aurait quelque imprudence à l'affirmer. Nous ferons seulement observer qu'il porte bien la marque de cette époque. L'expression *un brave* était alors fort à la mode comme synonyme de soldat intrépide. Elle est répétée jusqu'à sept fois dans *les Deux Sergents.*

C'est bien, mais il y a des longueurs.

C'est Rivarol qui aurait ainsi formulé son opinion sur un distique.

Pareil reproche fut un jour adressé à l'auteur d'une facétie intitulée : *les Quatres Saisons de l'Année sous le Climat de Paris* ; *poème* D'UN SEUL VERS.

Ce seul vers était :

De la pluie et du vent, du vent et de la pluie.

La *Correspondance* de Grimm le cite en février 1783, et le rédacteur ajoute :

Ce chef-d'œuvre est de M. le comte de la Touraille, gentilhomme de Mgr le prince de Condé. Il le récita à un de ses amis qui avait le goût très difficile. " Vous ne le trouverez pas du moins trop long, lui dit-il.— Pardonnez-moi, lui répondit l'ami Sévérus (était-ce encore Rivarol?), il est trop long de moitié. *Du vent et de la pluie*, disait tout."

On dirait du veau !

Un auteur dramatique de beaucoup de talent et d'esprit a eu l'héroïque courage de réclamer la paternité de cette malheureuse locution et de nous révéler sa véritable origine.

Voici ce que M. Ernest Blum écrivait dans le *Gaulois* du 18 mars 1898 *(Journal d'un vaudevilliste)* :

" On dirait du veau " est tout simplement une de ces inspirations qui font partie de mes œuvres complètes..

Nous écrivions, Blau, Toché et moi, pour Offenbach. un livret d'opérette intitulé *Belle Lurette*, — je précise, l'intègre histoire l'exige. L'amusante Desclauzas, qui devait jouer dans la pièce, avait à exprimer son opinion sur un homard qu'elle venait de manger et qu'elle trouvait excellent ; l'un de mes collaborateurs lui avait fait s'écrier :

On dirait du bœuf !

Il ne me sembla pas que la chose fût suffisante, et pour l'accentuer, à la place de *bœuf* je mis *veau*. C'était délicieux !

Effectivement, à la scène X du 1er acte, la nommée Marceline, patronne d'une blanchisserie, trouvant ses ouvrières en train de faire la fête avec des gardes-françaises, consent à prendre part au festin et se laisse tenter par un superbe homard.

—Dieu, s'écrie-t-elle, que cet homard est donc bon ! on dirait du veau !

Ajoutons que le rôle de Marceline fut joué par Mlle Mily Meyer, et que cette opérette fut représentée à la Renaissance le 30 octobre 1880.

D'après M. Blum, le mot commença à circuler quelques jours après, mais il est fort possible qu'il ait trouvé un regain de popularité dans les circonstances que nous avons précédemment indiquées.

Les auteurs de *Belle Lurette*, qui ont semé tant de mots spirituels dans leurs ouvrages, ont dû être profondément étonnés de voir celui-ci, le plus insignifiant de tous, parvenir à une si grande vogue. Et pourtant dans le *Gaulois* du 18 juillet 1895, où il revendiquait déjà cette création, M. Blum disait en riant :

Je n'avais pas plutôt laissé tomber ces quatre mots sur le papier que je sentis que je venais d'écrire quelque chose pour la postérité !

(Revue Bleue.) ROGER ALEXANDRE.